

Friedrich Schlegel, "Lettre sur le roman" (1800)

vous: Plutôt la comédie. L'absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand, Seuil 1978.

J'ai marqué avec précision l'opposition entre l'antique et le romantique. Mais n'allez pas croire pour autant, je vous prie, que romantique et moderne soient pour moi équivalents. Je pense qu'il y a là un peu la même distance qu'entre les peintures de Raphaël ou du Corrège, et les eaux-fortes qui sont à la mode aujourd'hui. Voulez-vous que la différence vous saute aux yeux? Alors lisez à l'occasion

Emilia Galotti¹, qui est si étonnamment moderne et pas le moins du monde romantique, et pensez ensuite à Shakespeare en qui je voudrais voir le centre proprement dit, le noyau de la fantaisie romantique. C'est là que je cherche et que je trouve le romantisme, chez les premiers Modernes, dans Shakespeare, dans Cervantès, dans la poésie italienne, dans cette époque des chevaliers, de l'amour et des contes, d'où provient la chose et le mot lui-même. Voilà ce qui seul jusqu'ici peut être mis en balance avec les poèmes classiques de l'Antiquité; seules ces fleurs jamais fanées de la fantaisie sont dignes de couronner les anciennes figures des dieux. Et il est sûr que tout ce que la poésie moderne a de meilleur, par son esprit et même sa manière, va dans ce sens; un retour à l'antique serait donc nécessaire. Tout comme notre poésie [Dichtkunst] avec le roman, celle des Grecs a pris son essor avec l'épopée, et s'y est à nouveau dissoute.

Avec cette différence toutefois que le romantisme est moins un genre qu'un élément de la poésie, lequel peut régner ou s'effacer plus ou moins, mais ne doit jamais manquer totalement. Une telle conception doit vous faire comprendre comment et pourquoi j'exige que toute poésie soit romantique, mais exécute le roman dès lors qu'il se veut un genre particulier.

Vous réclamez hier, au plus vif du débat, une définition du roman, comme si vous saviez déjà que vous ne recevriez pas de réponse satisfaisante. Or je ne tiens pas ce problème pour insoluble. Un roman est un livre romantique. — Vous allez prendre cela pour une tautologie vide de sens. Mais je vous ferai d'abord remarquer qu'un livre fait déjà penser à une œuvre, à un tout autonome. Ensuite, il y a là une différence radicale avec le théâtre, destiné à être regardé: le roman en revanche fut de tout temps destiné à la lecture, et il en découle presque toutes les différences dans le mode de présentation de ces deux formes. Le théâtre doit également être romantique, comme toute poésie [Dichtkunst]; mais il n'est un roman que dans certaines limites, un roman appliqué. La cohésion dramatique de l'histoire ne fait au contraire nullement du roman un tout, une œuvre, s'il ne le devient pas grâce à la relation de toute la composition à une unité plus haute que celle de la lettre, — dont il fait et peut souvent faire fi — grâce à la liaison des idées, grâce à un point central spirituel.

Cela mis à part, il y a si peu d'opposition entre le drame et le roman que le drame — conçu et traité à fond et historiquement, comme par exemple dans Shakespeare — est bien plutôt le véritable fondement du roman. Certes, vous avez affirmé que le roman s'appar-

L'ABSOLU LITTÉRAIRE

tenait surtout au genre du récit, au genre épique. Là-contre je rappellerai premièrement qu'une chanson [Lied] peut, aussi bien qu'une histoire, être romantique. Or, je ne peux guère concevoir un roman qui ne soit un mélange de récit, de chant, et d'autres formes. Jamais Cervantès n'écrit [dichten] autrement, et même Boccace, si prosaïque par ailleurs, orne son recueil d'un encadrement de chansons [Lied]. Si un roman n'offre pas ces traits et ne peut les offrir, cela ne tient qu'à l'individualité de l'œuvre et non au caractère du genre, dont au contraire cette œuvre représente déjà une exception. Mais ce n'est là qu'une remarque préalable. Ma véritable objection est la suivante: rien n'est plus contraire au style épique que de laisser voir si peu que ce soit l'influence des dispositions d'esprit personnelles; que serait-ce s'il osait abandonner à son humour et jouer avec lui, comme cela se passe dans les meilleurs romans.

Par la suite, vous avez oublié ou abandonné votre point de vue, et tenté de soutenir que toutes ces subdivisions ne mènent à rien: la poésie est une, disiez-vous, et seul importe qu'une œuvre soit belle, il n'y a qu'un pédant pour s'inquiéter des rubriques. — Vous savez ce que je pense des classifications qui ont cours de la sorte. Mais je me rends compte néanmoins qu'il est indispensable pour chaque virtuose de se limiter lui-même à un but absolument précis; et la recherche historique m'a conduit à plusieurs formes originaires qui sont irréductibles les unes aux autres. C'est ainsi que, dans le cadre de la poésie romantique elle-même, nouvelles et contes par exemple me paraissent, si j'ose m'exprimer ainsi, s'opposer infiniment. Et rien ne me plairait davantage que de voir un artiste rejoindre chacun de ces modes en les ramenant à leur caractère originel.

De tels exemples, mis en lumière, me seraient un encouragement pour une théorie du roman qui soit, au sens originel du mot, une théorie, c'est-à-dire une intuition spirituelle de l'objet, dans toute la sérénité et la tranquillité du cœur [Gemüt], ainsi qu'il convient de contempler avec une joie solennelle le jeu plein de sens des figures divines. Telle théorie du roman devrait elle-même être un roman qui rende, dans leur éclat fantastique, chacune des tonalités éternelles de la fantaisie, et restitue une fois encore à son désordre le chaos du monde des chevaliers. Les êtres du passé revivraient là en de nouvelles figures; là, l'ombre sainte de Dante remonterait de son enfer, Laure passerait céleste devant nous, et Shakespeare deviserait avec Cervantès — là, Sancho plaisanterait à nouveau avec Don Quichotte.

Ce seraient de véritables arabesques, lesquelles sont, avec les confessions, ai-je affirmé au début de ma lettre, les seuls produits romantiques naturels de notre époque.

Vous ne vous étonnez plus que j'y ajoute les confessions, si vous avez admis qu'une histoire véridique est le fondement de toute poésie romantique; et, pour peu que vous preniez la peine d'y réfléchir, vous vous rappellerez et vous convaincrez aisément que la meilleure part des meilleurs romans n'est rien qu'une auto-confession plus ou moins déguisée de l'auteur, le fruit de son expérience, la quintessence de son originalité.

1. Drame de Lessing (1772).